

A photograph of a wine glass filled with red wine, set against a light gray background. A white circular overlay is positioned in the foreground, partially obscuring the glass. The text is centered within this circle.

**LE PETIT ROUGE
D'UN CINÉMA
EN NOIR ET BLANC**

UN SINGE EN HIVER



UN FILM DE
HENRI VERNERIL
UN SINGE EN HIVER

JEAN GABIN

JEAN-PAUL BELMONDO

JACQUES BAR présente JEAN GABIN et JEAN-PAUL BELMONDO dans un film de HENRI VERNERIL « UN SINGE EN HIVER »
d'après l'œuvre de ANTOINE BLONDIN scénario FRANÇOIS BOYER dialogues MICHEL AUCARD
directeur de la photographie LOUIS PAGE Musique MICHEL WAGNE production CITÉ FILMS et CIPRA FILMS
avec JEAN GABIN JEAN-PAUL BELMONDO SUZANNE FLON GISELLE BONZAT BELLA PETRI PAUL FRANÇOIS et NOËL BOUQUÉRET





Amitié de comptoir

Une visite du film de Henri Verneuil
Un singe en hiver



En 1959, Antoine Blondin fait paraître un roman que Michel Audiard souhaite mettre en dialogue et proposer au réalisateur Henri Verneuil pour une adaptation cinématographique. Le film sortira en 1962. Il est assez fidèle au roman à quelques détails près. Ils explorent l'un et l'autre les problématiques de l'usage compulsif et du sevrage radical, et sont tous les deux devenus "cultes" comme on dit, et sont inscrits désormais dans l'esprit de ceux qui ont eu l'occasion de lire et visionner les deux oeuvres en y laissant une trace marquante dont le contenu et les contours sont peut-être plus étendus qu'on l'imagine... L'alcool aidant, on entre au coeur de ce qui permet à deux hommes de devenir amis sans qu'on ait besoin de vouloir tout expliquer et tout comprendre. Préservons encore le mystère, s'il en est, de la nature psychoactive des substances, qui va bien au-delà de la simple mécanique chimique du cerveau... Nous avons déjà eu l'occasion de présenter ces deux oeuvres dans un précédent numéro de DOPAMINE, mais tentons ici de voyager plus encore au coeur du film de Verneuil et de raconter cette histoire au plus près de ce qu'il s'y vit et s'y dit...



A Tigreville, nom de fiction donné à la commune de Villerville en Normandie, la côte est encore tenue par les Allemands en ce début du mois de juillet 1944. Ils patrouillent quotidiennement sur la plage et dans le village... Dans son bar restaurant hôtel de passe en haut de la dune, Georgina accueille régulièrement Albert Quentin et son ami Esnault qui, saouls, rejouent au comptoir des épisodes du service militaire d'Albert en Chine en tant que fusilier marin. Le soixantenaire a visiblement l'habitude de boire, et de boire beaucoup. Son ivresse régulière le rend nostalgique de sa jeunesse en armes, et chaque beuverie est l'occasion de reprendre le combat sur le fleuve Yang Tsé Kiang, matérialisé ici par une inondation du comptoir. Albert a l'ivresse enlevée, guerrière, grande gueule mais aussi poétique.

Quand la sirène retentit, il est temps de se mettre à l'abri. Les Américains ont débarqué un peu plus loin en juin et ça bombarde à tout va. Albert et son ami n'hésitent pas à rentrer chez eux comme ils peuvent, c'est-à-dire en tentant de passer entre les bombes. Le village est incendié, mais Albert et sa femme Suzanne, propriétaires de l'hôtel Stella, se sont réfugiés dans la cave en attendant que l'orage passe... Les bouteilles de vin leur tiennent compagnie, mais seul Albert y touche, et pas qu'un peu. S'il buvait moins, il aurait aussi peur qu'elle, affirme Suzanne, mais il serait alors un autre homme, et il n'y tient pas, lui répond Albert.

Et pourtant, ce jour où le ciel est prêt à s'écrouler sur leur tête, Albert prend solennellement, dans l'obscurité d'un cave désormais éclairée à la bougie, une sacrée résolution, celle de ne plus boire une goutte d'alcool s'ils s'en sortent vivant et que l'hôtel tient le choc. Un dernier verre est bu lentement, comme celui d'un possible condamné à l'abstinence.

« Ecoute-moi bien ma Suzanne. Ce que je vais te dire c'est sérieux. Et puis, c'est même grave. Si on s'en sort, si la maison tient debout et puis si un jour je peux rallumer l'enseigne qui est au-dessus de la porte, hé bien je te jure de ne plus toucher un verre, jamais ! » Albert à Suzanne

Quinze ans plus tard, l'homme qui débarque, avec peu de bagages, à la gare locale et se fait conduire en taxi à Tigreville, s'appelle Gabriel Fouquet. Le seul hôtel qui peut l'accueillir hors saison est celui d'Albert et



Suzanne. Pas sûr qu'il y rigole beaucoup, prévient le taxi qui connaît bien le propriétaire. L'hôtel a donc survécu aux bombardements, et les affaires ont repris. Albert et Suzanne ont pris de l'âge mais tiennent debout. Une différence de taille concerne Albert : il a perdu de sa verve et de son élan des jours passés et ne semble pas le plus enjoué des hommes... Gabriel ne sait pas encore combien de jours il restera.

L'hôtel est peu fréquenté. Les quatorze chambres sont libres et la promesse d'Albert de ne plus boire une seule goutte d'alcool a été honorée. Les sucreries ont remplacé l'éthanol. Il ne propose à son client Gabriel que de l'eau. Le jeune d'homme d'une bonne trentaine d'années est intrigant. A peine a-t-il été installé dans sa chambre qu'il est surpris par Albert et Suzanne à en sortir pour aller fouiller en douce dans les placards de la cuisine. Il n'y trouve rien, et sort alors de l'hôtel pour se rendre au bistrot d'à côté, tenu par Esnault... Pendant que Gabriel y descend son deuxième picon bière à la vitesse de l'éclair, le bistrotier lui explique chez qui il est tombé en face dans l'hôtel restaurant garage *Le Stella*.

« Vous êtes descendu chez Quentin ? Vous avez pas fini de rigoler. Avec lui si vous avez pas soif, vous serez tout de suite servi. Je sais même pas s'il sert du vin à table. Sacré Albert ! On peut dire qu'il a sauté la barrière celui-là. Parce que hein pardon, joyeux compagnon Mesdames. Pas snob sur le biberon, c'est moi qui vous le dit. » Esnault à Gabriel

De ce qu'on en dit au bistrot, et pas du bien, Albert a beaucoup changé depuis qu'il a passé le cap, basculé dans l'abstinence pure et dure. Il est plus austère, renfermé, prétentieux et peu bavard. Dans son entourage amical, on lui reproche un changement d'humeur que l'on met sur le compte de l'abandon de la consommation d'alcool. Albert est un autre homme, et ce n'est plus celui que l'on porte dans son coeur.

On comprend aussi que Gabriel, lui, a laissé une femme, Claire, à Madrid. L'alcool est pour lui un réconfort sans que l'on sache dans l'immédiat ce que cela cache réellement. Toujours est-il que le jeune homme a l'ivresse pas vraiment aimable au bistrot et s'embrouille avec les locaux. Les quelques mètres à parcourir jusqu'à l'hôtel seront particulièrement longs. Albert l'aidera à regagner sa chambre. Gabriel est aussi porté sur



la bouteille que l'était Albert quelques années plus tôt. Il se réfugie dans l'alcool pour oublier que sa femme l'a quitté. Ses rêves sous alcool ne sont pas ceux de descentes d'un fleuve chinois mais ceux de combats tauro-machiques espagnols dont il semble adepte... Gabriel fait penser, pour Albert, à « *un de ces singes égarés comme on en rencontre en Orient au moment des premiers froids.* »

« Les princes de la cuite, les seigneurs, ceux avec qui tu buvais le coup dans le temps, mais qui ont toujours fait verre à part. Dis-toi bien que tes clients et toi ils vous laissent à vos putasseries, les seigneurs ; ils sont à cent mille verres de vous. Eux, ils tutoient les anges. [...] Vous avez le vin petit et la cuite mesquine ; dans le fond, vous ne méritez pas de boire. »

Albert, à Esnault

Toujours est-il que les “princes de la cuite“ ont le réveil en gueule de bois. Gabriel s'inquiète de la mauvaise impression qu'il aurait pu donner la veille au soir, à cause de tout ce qu'il a bu. On le rassure. Mais Suzanne, elle, s'inquiète pour son mari. Elle sent bien qu'un séjour trop long de Gabriel dans l'hôtel pourrait réveiller les vieux démons d'Albert. Elle en avertit le jeune homme qui tente comme il peut de la rassurer... Les motivations du séjour de Gabriel à Tigreville ne sont pas encore bien claires. Il cherche un magasin de vêtement pour fillette. C'est un début. Suzanne lui indique celui d'un surnommé Landru.

“Au chic parisien“, on trouve de tout, même un pull-over de trente ans d'âge, destiné à l'origine à une femme de petite taille, mais que Gabriel achète aujourd'hui pour une gamine de dix ans, en l'occurrence sa fille. Car si Gabriel en est venu à séjourner à Tigreville, c'est qu'il veut rendre visite à sa fille unique, Marie, qui vit en pension dans l'institution scolaire locale... Le pull-over arrivera à destination, mais sans que la jeune fille ait pu revoir son père, qui a fui après avoir rencontré la directrice.

Dans sa cave, encore bien remplie, Albert fait du rangement. Son abstinence d'une quinzaine d'années ne semble pas lui peser, en apparence du moins. Il reproche même à sa femme d'avoir perdu confiance en lui depuis que Gabriel est entré dans leur vie paisible. Il comprend ses préoccupations mais lui fait comprendre qu'il est loin ce temps de la pi-



cole et qu'il ne peut rien lui arriver. Il « *a une femme qui veille sur lui, un métier qui l'occupe et des bonbons pour le distraire.* »... Il est vrai que Gabriel et Albert échangent beaucoup, sur l'alcool notamment, mais aussi sur les femmes et leurs rapports à l'usage de leurs hommes. On parle même d'opium fumé en chine à l'occasion.

« Je crois simplement qu'elles ont la trouille. (...)

Elles aiment les valeurs sûres. Attendre un homme, et en voir arriver un autre, elles ont horreur de ça. D'autant plus que la surprise est rarement bonne. Non, croyez-moi, j'ai des souvenirs sur la question. Je la vois d'ici votre Claire, avec vos trente-six manières d'arriver. Vous avez dû lui foutre le vertige. (...) Vous verrez Monsieur Fouquet, un jour vous rêverez que vous buvez. » Albert à Gabriel

Gabriel est désormais invité à la table d'Albert et de Suzanne, même si c'est un client. Seuls Suzanne et Gabriel boivent alors, raisonnablement. Le jeune publicitaire, puisque c'est son métier, bouscule en effet les habitudes du vieux couple de tenanciers. L'alcool a refait surface à table, et les tentations sont au rendez-vous. Suzanne tente vaille que vaille de veiller au grain mais voit bien que ce n'est pas forcément la bouteille de vin posée sur la table au moment du dîner qui attire en premier lieu son mari, mais plutôt l'excitation et le mouvement qui y sont associés et qu'Albert a désormais perdus. Peut-être n'a-t-il pas su retrouver goût à la vie depuis sa décision radicale de ne plus toucher à un seul verre d'alcool. Il est question pour Albert de supporter désormais une vie sans son psychotrope de prédilection, comme sa femme a dû supporter celle où l'alcoolisation impactait leur relation et leur existence. L'alcool et l'ivresse qui accompagnait sa consommation remplissaient la vie d'Albert qui depuis son sevrage réussi s'ennuie, ou du moins réclame encore sa ration d'imprévu, comme il dit. Il veut, non pas boire un demi-verre pendant les repas, comme lui propose alors sa femme, mais être ivre. C'est l'ivresse qui lui manque. A l'inverse de Gabriel qui cherche dans l'alcool une consolation, Albert revendique, lui, y chercher un tremplin...

Assez vite, Albert devra épauler son jeune client et profiter de sa position pour lui éviter des ennuis et faire que son séjour en ville ne soit pas



écourté. Il le défend par exemple auprès du commissaire de police suite à une arrestation pour avoir voulu faire l'écarteur avec les automobiles s'engageant dans le carrefour principal de la ville... C'est chez Georgina, l'hôtel de passe à l'ambiance asiatique, en haut de la dune, que les deux hommes poseront les premières pierres de leur complicité, et échangeront autour d'un verre de saké. Albert n'y est pas retourné depuis quinze ans, et sait bien que c'est là qu'il reprendra ses usages d'alcool. Suzanne peut bien l'attendre, la boule au ventre, Albert ne rentrera pas de sitôt.

Les verres s'enchaînent, et les deux hommes sont vite saouls... Mais la soirée n'est pas finie. On cause, on se déshydrate, mais on poursuit sa route chez "les affreux", comme les appelle Albert, à savoir chez Esnault et ses habitués du bistrot. Des coups de poing sont échangés avant de déguerpir, encore plus saoul... Une nouvelle mission leur est assignée : organiser l'évasion de Marie, la fille de Gabriel. La nuit se poursuit donc au pensionnat de jeune fille déjà endormi. On réveille la direction, mais on est reconduit aussitôt. La mission devra être reportée au lendemain matin... Repli sur la plage où Albert et Gabriel allument, avec la complicité de Landru, le propriétaire du "chic parisien", un feu d'artifice grandiose et mémorable pour cette petite bourgade.

Au petit matin, les deux acolytes se réveillent dans un blockhaus qui gît sur la plage de Tigreville. On rentre à la maison tranquillement. Marie attendait son père au Stella pour partir prendre le train avec lui. Albert les accompagne à la gare puis un temps du trajet en train avant de prendre la correspondance qui le conduira sur la tombe de son père. Ce temps avec Gabriel et Marie sera l'occasion pour le vieil homme de raconter à la petite fille une dernière petite histoire vraie de singes égarés... « ... *Et le vieil homme entra dans un long hiver...* » nous confient les derniers mots inscrits sur l'écran en guise de fin...

« En Chine, quand les grands froids arrivent, dans toutes les rues des villes on trouve des tas de petits singes égarés sans père ni mère. On ne sait pas s'ils sont venus là par curiosité ou bien par peur de l'hiver mais, comme tous les gens là-bas croient que même les singes ont une âme, ils donnent tout ce qu'il ont pour qu'on les ramène dans leur forêt, pour qu'ils retrouvent leurs habitudes, leurs amis. Et c'est pour ça qu'on



voit des trains pleins de petits singes qui remontent vers la jungle. »

Albert, à Marie

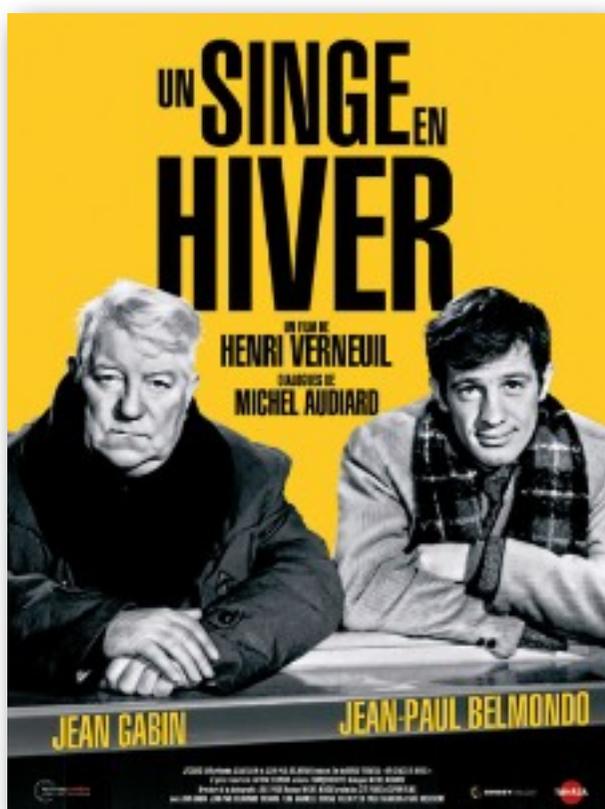
C'est bien l'une des problématiques essentielles du sevrage que soulève ce film, celle qui impose à l'abstinant de retrouver une raison de vivre quand l'existence était auparavant entièrement tournée vers l'alcool. L'on sait désormais que pour certains usagers, la barre d'un sevrage radical peut être bien trop haute, et que l'absence d'autres plaisirs ou préoccupations de vie met à mal l'objectif initial. Une autre option qui serait celle d'une reprise d'un contrôle de la consommation, n'est plus considérée comme irréaliste, du moins pour beaucoup de professionnels qui accompagnent les usagers en demande de sevrage. Les groupes néphalistes, eux, continuent de promouvoir l'abstinence comme seule voie possible vers un sevrage réussi...

Pour la petite histoire, il faudra attendre qu'une adaptation cinématographique du roman d'Antoine Blondin sorte sur les écrans pour que des désirs de censure du ministère de la santé de l'époque voient le jour. Les images d'ivresse, fictionnelles ou pas, sont plus souvent taxées d'encourager une consommation excessive que les mots. Qui aurait imaginé interdire la parution du roman d'Antoine Blondin sous prétexte qu'il faisait l'apologie de l'ivresse alcoolique, ce dont s'est toujours défendu l'auteur ? Chacun des lecteurs ou spectateurs y verra, soit les satisfactions recherchées à juste titre par les buveurs occasionnels ou compulsifs, soit les affres d'un usage immodéré qui ne pourrait que faire du mal au consommateur et à son entourage. Comment imaginer que cette fiction puisse faire, volontairement ou non, l'apologie de l'alcool quand elle s'attache essentiellement à lier deux hommes, assez isolés, et que la boisson n'est ici finalement, sans que l'on puisse lui en faire le reproche, le catalyseur d'une rencontre réussie ?

Attention de ne pas tout confondre, de ne pas jeter un sort au produit en l'accusant de tous les maux, et par la même occasion de pointer du doigt ceux qui donnent la parole aux usagers buveurs... Entre le prosélytisme aveugle et la censure idiote, il y a sûrement de la place pour la connaissance, la compréhension et la compassion, si nécessaire...



Comme le disait Blondin : « *Aucun de mes personnages ne boit pour se saouler mais plutôt pour changer les couleurs de la vie, tenter de la rendre plus acceptable, surtout lorsqu'ils se sentent seuls. Or, il se trouve que la boisson stimule un élan de compréhension pour autrui. Qu'il s'agisse de repeindre les choses ou de se donner des prochains, l'ivresse n'est pas une passion, mais un état où des « clés » vous sont rendues. »*



Un singe en hiver

Un film de Henri Verneuil
Sorti en salles en 1962
Distribution : Jean-paul Belmondo,
Jean gabin, Suzanne Flon,...
Durée : 1h45